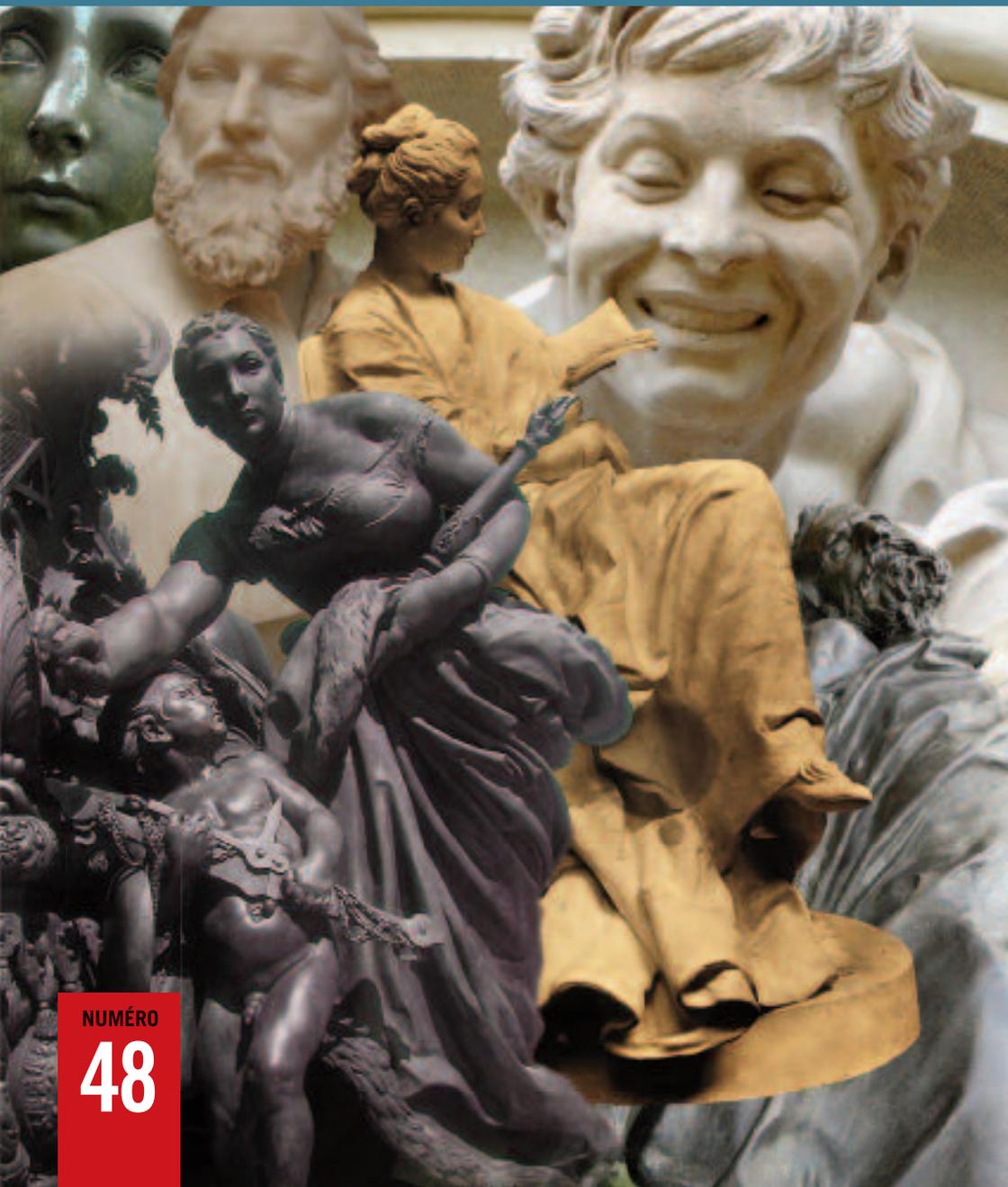


La Commune

ASSOCIATION DES AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2011 TRIMESTRE 4



NUMÉRO

48

La fête de la Commune a marqué le 140^e anniversaire de la Commune de Paris. En 1871, les Parisiens en lutte contre les prussiens n'ont pas accepté la capitulation de Thiers ; quand ce dernier tente de reprendre les canons à Montmartre, c'est l'insurrection.

La Garde Nationale organise les élections, la Commune est proclamée le 28 mars sur la place de l'Hôtel de Ville.

Pendant 72 jours, ces hommes et ces femmes réalisent une œuvre démocratique et sociale considérable : la séparation de l'église et de l'état, l'école laïque et gratuite, l'égalité des salaires entre instituteurs et institutrices, la reconnaissance de l'union libre, les étrangers considérés comme citoyens à part entière.

Du 21 au 28 mai 1871, les troupes du gouvernement de Thiers lancent l'assaut final contre la Commune. Thiers voulait faire un exemple impitoyable. Une abominable propagande versaillaise présentait les communards comme des monstres, des canailles. Il y a eu 20 000 morts.

Après la semaine sanglante : 40 000 arrestations. Femmes, hommes, enfants attendent d'être jugés, ils sont emprisonnés dans des conditions effroyables. Les cours martiales vont condamner 12 000 personnes : à mort, à la déportation, à la prison, aux travaux forcés, au bannissement.

Nous avons décidé qu'il était grand temps, pour

ce 140^e anniversaire, de réhabiliter les communards. Nous avons donc lancé une pétition afin que soient reconnus et sortis de l'oubli ces femmes et ces hommes qui ont lutté héroïquement pour une société de justice.

Nous avons écrit aux maires d'arrondissements de Paris afin que soient apposés dans les galeries d'honneur les noms des élus de la Commune. Une demande identique a été adressée aux ministères. Des plaques sont déjà apposées dans les mairies des XIV^e, XIII^e, XI^e, X^e arrondissements.

À la caserne Lobau, une plaque rappelle que pendant la semaine sanglante 2 000 à 3 000 communards furent exécutés à la mitrailleuse après des simulacres de jugement du 24 au 29 mai 1871.

Nous voulons aussi que l'histoire de la Commune entre dans les manuels scolaires, car il y a très peu de choses sur cette période de l'histoire.

La plus belle forme de réhabilitation des communards serait que soient enfin mises en œuvre les mesures démocratiques et sociales de la Commune qui restent d'une brûlante actualité.

Pour la réhabilitation de la Commune et des communards, nous affirmons que l'espoir en un monde libéré de ses chaînes, surgi il y a 140 ans, est plus vivant que jamais !

Vive la Commune !

 **FRANÇOISE BAZIRE**

NOTRE COUVERTURE

Œuvres d'Aimé-Jules Dalou :
Détail du monument à la mémoire de Jean-Baptiste Boussingault (1895),
 CNAM, la Plaine Saint-Denis
Buste de Gustave Courbet, 1887-1890, Musée des beaux-arts de Besançon
La Liseuse, circa 1871- 1879, Musée du Petit Palais
Le Triomphe de la République (1899), place de la Nation
Bacchanale de la fontaine du Jardin des serres d'Auteuil
Gisant d' Auguste Blanqui (1885), cimetière du Père-Lachaise



RÉHABILITATION DES COMMUNARDS

Faire grandir l'exigence

Depuis le 18 mars 2011, jour anniversaire de la Commune de Paris, la campagne de réhabilitation de la Commune et des communards est lancée.

Des plaques, rappelant les noms des élus de la Commune, sont posées dans les mairies. Les X^e, XI^e, XIII^e et XIV^e arrondissements de Paris ont répondu favorablement à notre demande. Nul doute que d'autres vont suivre.

Sur la caserne de la rue Lobau à Paris, une plaque commémorative rappelle le souvenir du massacre perpétré par les Versaillais. Il nous reste bien évidemment à poursuivre dans cette direction pour vaincre encore des réticences ! Des rues, des bibliothèques, des écoles portent désormais des noms de communards, nous en avons vu une floraison en ce printemps 2011, mais il reste beaucoup à faire !

L'un des moyens qui permet de poser cette question à nos concitoyens, aux élus que nous rencontrons, est la pétition que nous proposons de faire signer très largement. Déjà plus de 5 000 signatures ont été rassemblées. Des élus de diverses tendances, des maires d'arrondissements de Paris, de banlieues et même en province s'engagent à soutenir notre démarche. Au-delà même des frontières, les signatures arrivent. En Belgique, au Luxembourg, le texte de la pétition, fédérateur, nous rassemble. Au Brésil, 217 signatures sont recueillies lors de la commémoration du 140^e anniversaire à Rio de Janeiro. Chaque jour, nos adhérents, comme cet ami de Créteil, multiplient par leurs propres moyens, le texte de la pétition. Ainsi ce correspondant nous dit : « J'ai photocopié le bulletin pour six de mes amis qui ont signé la pétition ».

Cette campagne, nous voulons la poursuivre en 2012 pour qu'elle débouche sur une action spec-

taculaire auprès du Parlement. Pour cela, il nous faut amplifier notre demande. Que chacun, chacune en ait le texte.*

Les termes en sont importants et résonnent avec beaucoup de modernité. Ils reprennent les grandes lignes du programme des communards, comme par exemple l'égalité de salaire entre hommes et femmes, le droit de se loger, le droit des étrangers...

Aujourd'hui, alors que l'étude de l'histoire est menacée de disparition dans les manuels scolaires, nous demandons que les programmes tiennent compte de cette révolution ouvrière qui instaura la démocratie. Alors que le service public est en danger, nous rappelons dans ce texte comment les communards, dans une période pourtant de guerre civile, purent réorganiser les hôpitaux, la poste et l'ensemble du secteur public.

La Commune a affirmé le principe de séparation de l'Eglise et de l'Etat, 34 ans avant la loi de 1905. Elle a instauré l'école obligatoire et gratuite pour tous et toutes. Elle a rénové la justice remise aujourd'hui en cause par un projet de taxe qui va priver les plus pauvres d'un droit élémentaire.

Alors, oui, on s'aperçoit que faire signer cette pétition est vraiment un acte qui combat les idées versaillaises d'aujourd'hui ! Ce texte reprend les valeurs de la Commune plus actuelles que jamais.

Faire connaître ce moment de l'histoire, c'est participer aux combats d'une actualité brûlante !

CLAUDINE REY

* Le texte de la pétition peut vous être envoyé sur simple demande à l'association.



Nos Amis font signer la pétition pour la réhabilitation aux Lilas



HISTOIRE

Les musiciens
devant la Commune

Première partie de l'article de Frédéric Robert dont vous pourrez lire la suite dans notre prochain numéro

L'image chantée de certains événements perdue le plus souvent grâce à des couplets nettement postérieurs, mais qui s'identifient si parfaitement à cette période qu'ils lui sont fréquemment attribués ! Telle la chanson *Les Canuts* d'Aristide Bruant, d'un bon demi-siècle postérieure au soulèvement des canuts lyonnais. On en dirait de même pour la Commune dont les évocations chantées comme *La Commune n'est pas morte* d'Eugène Pottier ou *Le Tombeau des fusillés* de Jules Jouy remontent, en fait, à l'amnistie. Quant au *Temps des cerises* et à *L'Internationale...* !

DES MUSICIENS SOUVENT OUBLIÉS

Quoiqu'il en soit, les musiciens et la Commune — n'excluons pas parmi les musiciens les symphonistes à l'avantage des chansonniers — n'ont fait l'objet que d'approches fragmentaires. C'est si vrai que la monographie de Jean-Baptiste Clément par Tristan Rémy (1) passe sous silence tous les musiciens de ce chansonnier (qui, pas plus que Béranger ou Eugène Pottier, n'avait jamais signé une note de musique), y compris Antoine Renard, le ténor de l'Opéra à qui l'on doit, précisément, la musique du *Temps des cerises* ! C'est d'autant plus fâcheux qu'il avait depuis longtemps fait l'objet d'une étude détaillée (2). Un oubli qui en provoqua beaucoup d'autres, ce dont on trouve confirmation dans la monumentale *Histoire de la Commune* de Georges Soria dont le chapitre, plutôt sujet à caution, sur la Commune et les musiciens semble n'avoir pas tenu compte de l'article de Guy Tréal paru dans le numéro spécial d'*Europe* d'avril-mai 1951, consacré à la Commune pour son 80^e anniversaire. Il traitait plus spécialement de Salvador Daniel, l'infortuné successeur d'Auber à la direction du Conservatoire.

De nombreux textes ont paru lors du 100^e en

1971, mais il s'agit, somme toute, d'un véritable puzzle dont on est loin d'avoir regroupé tous les morceaux, y compris dans le texte qu'on va lire, — version considérablement remaniée et amplifiée de notre intervention au Colloque du 100^e (3).

UNE PRESSE BIEN SÉVÈRE

À l'automne 1871, *L'Art Musical*, *Le Ménestrel* et *la Revue et Gazette Musicale de Paris* reprenaient leur publication interrompue depuis l'ouverture des hostilités. Chacun de ces périodiques dressa le bilan des événements musicaux survenus pendant le Siège et la Commune. Les appréciations, portées par la critique sur le seul public des concerts organisés par la Commune, sont significatives : ce n'étaient plus, certes, des galas avec tenue de soirée de rigueur qui se donnaient aux Tuileries mais des séances mi-poétiques mi-musicales offertes au peuple souverain. Le chroniqueur de la *Revue et Gazette Musicale*, Mathieu de Monter, ne pouvait manquer de s'évanouir à la pensée que cette « *tourbe de nationaux en vareuse et de femmes en bonnet rond s'entassaient et s'écrasait sous les lambris qui ont vu passer depuis des siècles les gloires, les grandeurs et les élégances de la France.* » (4). Avec un mépris plus affiché encore, Gustave Labarthe

prétendait que « *le public de la Commune (...)* était au-dessous de la lamentable situation. Où étaient les élégances, la distinction du Second Empire ? Le grand répertoire n'était plus guère à la portée de ce public bon tout au plus à voir jouer le mélodrame et à écouter le romance de café-concert. » (5) Et cependant, les airs d'opéra du répertoire voisinaient avec des strophes de Victor Hugo et d'Auguste Barbier déclamées par Mlle Agar, déléguée de la Comédie Française qui se faisait applaudir dans *La Marseillaise*. M. Octave Feuillet qualifia ces artistes de « *filles publiques* » (6). Georges Soria s'étonne de travers lorsqu'il écrit « *Quelle salade!* » à la lecture de ces programmes. Singulière ignorance de ce qu'étaient depuis plus de quarante ans les programmes de concerts ! Qu'on se reporte à celui où Chopin s'était produit pour la première fois depuis son arrivée à Paris. Il eût été préférable d'écrire, avec ou sans guillemets, « rien de bien révolutionnaire dans la composition de ces programmes ».

UNE CRÉATION MUSICALE POURTANT FLORISSANTE

Aux attaques de la presse versaillaise, qui ont pris à partie Mlle Agar, le *Journal Officiel de la Commune* répliquera après le concert du 20 mai : « *La citoyenne Agar a soulevé comme d'habitude les transports enthousiastes de l'auditoire. L'artiste a dû se trouver vengée des attaques malveillantes et mensongères de Versailles et l'ovation dont elle a été l'objet, les applaudissements frénétiques et les bravos ont dû lui prouver que le peuple de Paris sait, lui aussi, protéger les arts à sa façon lorsqu'il apprécie le caractère de l'interprète.* »

Comme sous la Première République, la musique quitte la salle de concert pour

descendre dans la rue et toucher un plus vaste auditoire. Le 21 mai, 15 000 hommes appartenant à quarante corps de musique de la Garde nationale jouaient au profit des blessés, sous les marronniers et devant 6 000 auditeurs. On doutera après cela, comme l'affirmait Arthur Pougin que « *les hommes de la Commune, qui singèrent si ridiculement ceux de la Convention, n'aient songé nullement à les imiter en ce qui concernait la musique et le théâtre, double moyen d'action si puissant pourtant, et à l'aide duquel on peut agir d'une façon si efficace sur l'esprit et l'imagination des masses populaires. En ce qui concerne la musique, ils s'en occupaient par de bien petits côtés* » (7). On rend alors hommage à la Première République pour mieux accabler la Commune qui entendait pourtant marcher sur ses pas, y compris dans le domaine de la musique quand elle légiférait, — c'est là, sans doute « un bien petit côté de la vie musicale » ! —, pour redonner vie à des établissements comme l'Opéra et le Conservatoire. La Commune envisageait de reprendre, parmi les musiques civiques de la Révolution Française, *L'Hymne à la Liberté* de Gossec « *qui n'a pas été rejoué depuis 1793* », comme l'annonçait le *Journal Officiel de la Commune* du 20 mai. Pour le dimanche 28 mai, — qui allait être le dernier jour de la Commune —, l'Opéra affichait deux œuvres pour chœur et orchestre de Raoul Pugno: *Alliance Universelle*, et, sur les célèbres strophes d'Hugo (« *Ceux qui, pieusement...* »), un *Hymne aux Immortels*, composé en 1868 (8). Futur pianiste de renommée internationale, Raoul Pugno, membre de la commission musicale de la Commune, s'éteindra en janvier 1914, à Moscou, lors d'une tournée de concerts. Son passé de communard était resté maudit comme l'attestent les articles nécrologiques de Raoul Brevannes dans les Albums Musica (9) de

Charles Grandmougin. Ce dernier écrira dans Le Ménestrel : « *Je n'ai pas à apprécier le rôle de Pugno dans la Commune en 1871; son passage à la direction de l'Opéra et à celle du Conservatoire lui permit de faire entendre son Hymne aux morts, composé sur les vers marmorens de Victor Hugo. En même temps, son ami norvégien Selmer apothéosait (sic) les martyrs dans une musique farouche aux harmonies dissonantes* » (10). Johann Selmer qui fut, lui aussi, membre de la commission musicale de la Commune, était, avec Raoul Pugno (11), Gustave Sandré et Victor Massé, l'un des rares compositeurs associés à l'œuvre de la Commune. La partition de Johann Selmer, à laquelle fait allusion Charles Grandmougin, était une « *Scène funèbre* » pour orchestre portant le numéro d'opus 4 avec, en sous-titre, *L'Année*

terrible 1870-71 emprunté au célèbre recueil d'Hugo dont il citait plusieurs vers en épigraphe. Ce qui pourrait jeter un certain trouble. Or, dans sa préface datée de Christiania (Oslo) janvier 1886, Selmer précisait que sa « *Scène funèbre* » avait été composée « *au milieu des événements de 1870-71 et inspirée par des (sic) mêmes impressions que L'Année terrible « du grand poète* ». Il ajoutait : « *Afin de mieux pénétrer l'esprit et l'imagination des auditeurs du véritable sentiment de la situation, l'auteur a cru bon de faire précéder les morceaux d'un Prologue poétique formé de divers emprunts au livre de Victor Hugo. S'il a préféré le titre de Prologue à celui de Programme, aujourd'hui si souvent usité en musique, c'est qu'il ne prétend pas retracer d'une manière exacte par la musique les situations et le texte*

du livre ». Selmer attachait, néanmoins, une importance aussi grande à ce Prologue poétique pour préciser qu'« *en cas d'audition, le chef d'orchestre qui voudrait bien faire exécuter cette composition est prié de faire imprimer lesdits fragments sur le programme du concert avec le titre de Prologue* ». Cette « *Scène funèbre* » qui s'achevait sur *La Marseillaise* était intitulée sur certaines éditions *Aux martyrs*. Or, de quels martyrs pouvait-il bien s'agir pour un communard, sinon de ses frères d'armes massacrés par les versaillais dont Salvador Daniel qui avait succédé à Auber (mort le 12 mai) comme directeur du Conservatoire ? Nous n'avons trouvé aucune trace d'exécution de cette « *Scène funèbre* » ; il est probable qu'en France tout au



moins, elle ne fut pas jouée - son exécution, — si elle eut lieu ! —, ne pouvant être regardée que d'un mauvais oeil. Avant de poursuivre, quelques mots sur Johann Selmer. Né à Christiania (Oslo) en 1844, — il mourra à Venise en 1910 —, il se destinait à une carrière juridique, mais, poitrine, il avait dû quitter son pays. Après avoir été à Paris, en 1868, l'élève d'Ambroise Thomas (avant et après cette date il aura mis en musique dans le texte français original des poèmes d'Hugo, Musset, Nodier et Armand Silvestre) et de Richter à Leipzig : il recevra, en 1879, des « encouragements pécuniaires » du Parlement norvégien avant de devenir, de 1883 à 1886, directeur des Concerts de la Philharmonie d'Oslo. La notice nécrologique du *Ménestrel* passera sous silence son passé de communard.

FACE À LA COMMUNE, UNE ATTITUDE DES MUSICIENS DIFFÉRENTE DE CELLE DES PEINTRES ET DES SCULPTEURS

Par rapport aux musiciens, les peintres et sculpteurs auront été plus nombreux à accorder leur sympathie, voire leur soutien, à la Commune ; s'est-on suffisamment interrogé sur cette différence ? Il n'y avait guère de compositeur qui, pour être doté du métier nécessaire à l'exercice de sa profession, n'ait été, à cette époque, obligé de sortir du Conservatoire ou de la seule école de musique qui le concurrençait, l'École Niedermeyer. Le Prix de Rome orientait, certes, trop exclusivement les lauréats vers le théâtre, mais il leur offrait, malgré tout, des débouchés. Les peintres, eux, pouvaient échapper à la formation académique et se voyaient refuser l'entrée des salons officiels. Les musiciens, eux, pouvaient s'imaginer qu'avec la Commune, ils auraient des avantages à perdre plutôt qu'à conquérir. On

ajoutera qu'en raison de leurs origines sociales, les élèves du Conservatoire étaient dans leur grande majorité des bourgeois ou des petits bourgeois. On pourrait dresser, à coup sûr, une anthologie versaillaise aussi éloquentes avec les musiciens qu'avec les écrivains. Mais gardons-nous de confondre les incompréhensifs de bonne compagnie avec les pires détracteurs.

FRÉDÉRIC ROBERT

docteur en musicologie
membre du Comité d'Honneur
de l'Ordre National des Musiciens

(1) Tristan Rémy : *Le Temps des cerises*, Éditions Français réunis, 1968. 2) Eugène Dupont et Marcel Clavié : *Un bohème artistique: Antoine Renard*, 1929. Voir également notre article dans le *Dictionnaire de la Musique en France au XIX^e siècle*, Fayard, 2003 ; (3) *Voici l'aube, l'immortelle Commune de Paris*, Éditions Sociales, 1972. Voir également notre article « Commune de Paris » dans le *Dictionnaire de la Musique en France au XIX^e siècle*, op.cit ; (4) Em. Mathieu de Monter : *Revue rétrospective janvier 1870-octobre 1871* dans *Revue et Gazette Musicale de Paris*, 1^{er} octobre 1871 ; (5) Gustave Labarthe, *Le théâtre pendant les jours du Siège et de la Commune (juillet 1870 à juin 1871)*, Fischbacher, 1910, p.113 ; (6) Mme Octave Feuillet : *Souvenirs et correspondance*, Calmann-Lévy, 1898, p.227 ; (7) Arthur Pougin, *Tablettes artistiques 1870-1871* dans *Le Ménestrel*, 11 novembre 1871, p.396 ; (8) Le manuscrit a été acquis par la Bibliothèque Nationale après le décès de Nadia Boulanger. Comme *Alliance Universelle*, cet *Hymne aux Immortels* ne devait être publié qu'en réduction pour voix et piano. Malgré tous nos efforts et l'aide dévouée des Bibliothécaires de l'Opéra, nous n'avons pu en retrouver les Matériels d'orchestre ; (9) *Albums Musica*, juillet 1914, p.344 ; (10) *Le Ménestrel*, 30 juillet 1910 ; (11) Sur l'Opéra pendant la Commune voir l'étude de Nicole Wild dans Damien Colas, Florence Gétreau et Malou Haine : *Musique, esthétique et société au XIX^e siècle*, Wavre, Mardaga édit.2007 pp.53-63.

Précisions utiles de René Bidouze sur les **comités secrets de 1870-71**

Dans l'article consacré aux « comités secrets » de la guerre de 1870 et de la Commune de Paris (publié dans *La Commune* n°47), il est indiqué que les commentaires de presse n'ont pas fait état de certaines précisions : non seulement les documents que l'on découvre aujourd'hui n'ont jamais été perdus et figuraient — comme le président de l'Assemblée l'a indiqué — dans les inventaires de l'Assemblée nationale, mais ils sont explicitement mentionnés dans le *Guide des sources de la Commune de Paris et du mouvement communaliste (1864-1871)*.

C'est une lacune de l'information que d'aucuns estimeront peut-être anecdotique, mais que j'ai personnellement de bonnes raisons de considérer autrement.

Après avoir consacré plusieurs ouvrages à la Commune de Paris, j'ai pris l'initiative de la création en 2001 d'une « équipe scientifique » au sein de l'association des Amis de la Commune pour l'élaboration de ce guide qui sera réalisé avec le concours de la direction des Archives de France et le soutien de la Ville de Paris et publié en septembre 2007 à la Documentation française.

Pour parvenir à ce résultat, il a fallu vaincre une incroyable accumulation d'obstacles de toutes sortes. Je regrette qu'il soit encore nécessaire aujourd'hui d'informer les analystes et commentateurs de son existence.

La reproduction ci-après des extraits du Guide qui mentionnent les comités secrets est une occasion de rappeler que ce gros volume de 736 pages (qui couvre une période d'une quinzaine d'années encadrant les 72 jours de la Commune) analyse et présente de façon quasi-exhaustive les fonds d'archives conservés dans les bibliothèques, musées, institutions et services d'archives publics et privés de Paris et de la région Ile-de-France. Il a l'originalité d'être accompagné de la mise en ligne sur le site internet *commune1871.org* des bases de données relatives aux dossiers individuels de communards référencés au Département de l'armée de terre du Service de la Défense, aux Archives nationales et à la Préfecture de police.

Faut-il s'étonner que Bertrand Delanoë, maire de Paris, après avoir indiqué dans la préface qu'il est « le résultat d'un long travail et d'une véritable aventure », ait estimé qu'il est « une œuvre de science qui offre aux historiens un outil de travail exemplaire » et que Martine de Boisdeffre, directrice des Archives de France, ait salué dans l'avant-propos : « le fruit d'un travail de très grande envergure » ?

Extraits concernant les « comités secrets »

X/5 — Comité secret du 12 mars 1968 sous la présidence du baron Jérôme David. Examen d'une demande de poursuites judiciaires contre *Le Figaro*.

Page 179

(...)

XII/1 — Comité secret (originaux des comptes rendus sténographiques) : comité secret du 13 août 1870 – organisation de la défense nationale – 2 enveloppes contenant feuillets (compte

rendu incomplet) ; comité secret du 13 août 1870 pour la discussion d'initiative, sur la proposition de MM. J. Favre, Gambetta et autres députés relative à la nomination d'un comité exécutif de défense choisi dans le sein du Corps législatif (compte rendu in extenso) ; comité secret formé le 25 août sur la demande de M. Gambetta pour l'examen de la situation militaire (compte rendu in extenso) ; comité secret formé le 26 août 1870 pour entendre les observations de M. Jules Ferry sur l'armement de la population de Paris (compte rendu in extenso).

Page 179

(...)

XV/3 — Comité secret du 22 mars 1871 (Commune) compte rendu du comité secret sur les « événements qui ensanglantent la capitale depuis le 18 mars 1871 à la suite de l'installation des canons dans Paris et le départ du gouvernement pour Versailles » (Annales p. 54) ; épreuves sténographiques ; procès verbal original analytique original de la séance.

Page 180



Buste de Jules Dalou par Rodin

Les amis communards de Rodin

Rodin est issu d'un milieu de paysans normands émigrés à Paris à la faveur de l'expansion industrielle naissante. Le jeune Auguste, né en 1840 rue de l'Arbalète, passe son enfance dans le quartier St Marcel non loin des Gobelins où travaillent de nombreux artistes et déménage souvent tout en restant dans les faubourgs de la rive gauche. Myope, il s'entête à dessiner comme sa tante qui sert de modèle à un peintre à la mode, Drölling, et contre l'avis de son père devenu employé, puis commissaire à la Préfecture de police. Il fait ses premières études au quartier latin, à la « Petite Ecole », tenue par Lecocq de Boisbaudran, violemment opposé à l'Académie. Parmi les élèves, il y a aussi Jules Dalou, Edgar Degas, Alphonse Legros qui deviendra graveur et Arthur Barnouvin son ami.

Sa mauvaise vision l'oriente vers le modelage et, malgré le manque permanent d'argent, les artistes se retrouvent pour de longues discussions dans quelques cafés accueillants comme le café Guerbois. Ses compagnons d'atelier participent au *Salon des refusés* organisé par le pouvoir impérial pour justifier les choix de l'Académie.

La première œuvre modelée du jeune Rodin est *L'homme au nez cassé*, buste d'un mendiant qu'il pouvait ne pas payer comme un modèle professionnel. Il se situe nettement dans ce côté réaliste de la génération de 1848 défendu par Daumier et Courbet.

En 1870, il est mobilisé comme caporal de réserve au 158^e régiment de la Garde nationale, mais réformé pour mauvaise vision dès la signature de l'armistice. Employé chez le sculpteur Carrier-Belleuse depuis 1864, il rejoindra en mars 1871 à Bruxelles, traditionnelle terre d'accueil des artistes depuis David, au moment même où son ami Dalou s'engage dans la Commune.

Lorsqu'après l'amnistie des Communards, Dalou revient de Londres, le plaisir des retrouvailles, le sentiment d'avoir affaire à un héros, incitent Rodin à entreprendre en 1882 le buste de son camarade. Lors d'*Entretiens sur l'Art* réunis par Paul Gsell dans l'atelier de l'artiste une trentaine d'années plus tard, Rodin commente ainsi son œuvre : « C'est une tête fière et provocante, un cou maigre et tendineux d'enfant des faubourgs, une barbe broussailleuse d'artisan, un front crispé, des sourcils farouches d'ancien communard, un air fiévreux et rogue de démocrate irréductible. »

Dalou n'a peut-être pas apprécié ou pas eu de quoi payer ce portrait car il resta dans l'atelier de l'artiste et se trouve de ce fait maintenant au musée Rodin.

A plusieurs reprises, Rodin parle aussi de son ami le journaliste Bazire. Or Edmond Bazire fut co-fondateur avec Prosper Lissagaray du journal *L'Action* qui militait pendant la Commune pour la collectivisation des moyens de production industriels et c'est cet ami qui présenta le sculpteur à Victor Hugo en vue de la réalisation de son buste. Alors qu'il y travaillait, Jules Dalou demanda à Rodin de le présenter à Victor Hugo. Ce qu'il fit volontiers pour cet ami et néanmoins rival, mais Hugo « *étant mort peu après, Dalou ne put faire son buste que d'après une empreinte prise sur le visage du défunt* », raconte Rodin. Au fil du temps leur amitié se perdit, leur vision des choses continuant à évoluer différemment, ils

ne se parlaient plus et Rodin, ambigu, déclare dans la même série d'entretiens : « *Dalou était un grand artiste, et plusieurs de ses sculptures sont d'une superbe allure décorative qui les apparente avec les plus beaux groupes de notre dix-septième siècle. Il n'eût jamais produit que des chefs-d'œuvre s'il n'avait eu la faiblesse d'ambitionner une situation officielle. Il aspirait à devenir le Le Brun de notre République, et comme le chef d'orchestre de tous les artistes contemporains. Il est mort avant d'y parvenir. Si Dalou était toujours demeuré dans son atelier à poursuivre paisiblement son labeur, il aurait sans doute enfanté de telles merveilles que la beauté en aurait soudain éclaté à tous les yeux, et que le jugement universel lui aurait peut-être décerné cette royauté artistique à la conquête de laquelle il usa toute son habileté. Son ambition ne fut pourtant pas entièrement vaine, car son influence à l'Hôtel-de-Ville nous a valu l'un des plus augustes chefs-d'œuvre de notre temps. C'est lui qui, malgré l'hostilité non déguisée des commissions administratives, fit commander à Puvis de Chavannes la décoration de l'escalier du préfet* ».

Il y a indéniablement, au-delà du réalisme commun aux deux artistes, des différences esthétiques et plus probablement encore politiques.

C'est aussi par l'intermédiaire de Bazire, secrétaire de *La Marseillaise*, puis de *L'Intransigeant* que Rodin entra en relation avec Henri Rochefort qui était le directeur de son journal. Avec lui, pas de rivalité d'artiste. Rodin ne tarit pas d'éloges : « *C'était un enchantement de l'entendre tant il avait de verve joyeuse, mais il ne pouvait rester immobile un seul instant. Il me reprochait plaisamment ma conscience professionnelle. Il disait en riant que je passais tour à tour une séance à ajouter une boulette de glaise et une autre à la retirer* ».

Alors que Paul Gsell et Rodin se trouvent devant le buste d'Henri Rochefort, l'artiste cache

d'une main sa coiffure en toupet et de l'autre sa barbiche, et demande :

« — *Quelle impression vous produit-il ainsi ?*

— *On dirait un empereur romain.*

— *C'est précisément ce que je voulais vous faire dire. Jamais je n'ai retrouvé le type latin classique aussi pur que chez Rochefort* ».

Alors que l'histoire de l'art n'ignore presque plus rien concernant les œuvres et les biographies des plus grands artistes du XIXe siècle, il reste à mettre en lumière les amitiés et surtout les débats qui ne sont pas qu'esthétiques dans le milieu artistique. Qui se souvient que le brave père Tanguy, marchand de couleurs à Paris, qui faisait crédit aux artistes démunis était un ancien communard ? Les fulgurantes avancées théoriques de la Fédération des Artistes ont déchaîné l'imaginaire et l'audace qui ont permis l'invention artistique sur plusieurs générations.

 EUGÉNIE DUBREUIL

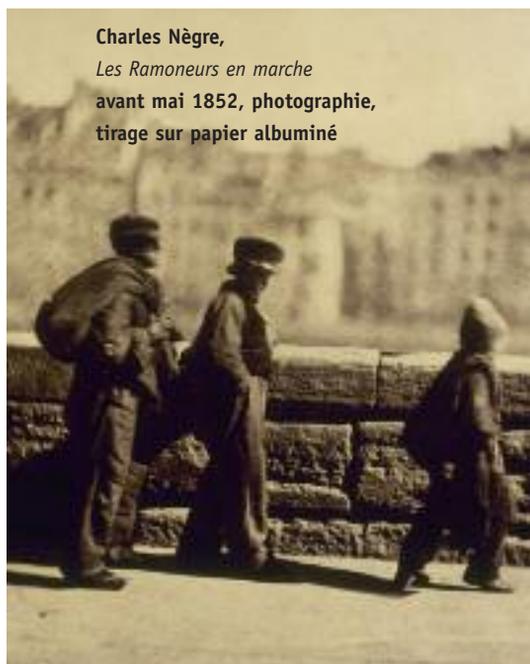
Buste d'Henri Rochefort par Rodin



Le musée Carnavalet propose un voyage au cœur du Paris populaire du XIX^e siècle. Au fil d'un parcours thématique, on découvre les conditions de vie et de travail des ouvriers, acteurs des révolutions qui ont secoué Paris de 1830 à la Commune.

Des guinguettes aux barricades

Sous le Second Empire, Paris connaît de profonds bouleversements avec l'extension de la capitale en 1860 et les grands travaux menés par le préfet Haussmann. Le peuple de Paris, c'est avant tout des provinciaux et des étrangers venus travailler en ville, souvent poussés par la misère. Les migrations alimentent ainsi fortement la croissance démographique. Au sein de cette ruche, le travail ne manque pas. Les deuxième et troisième salles de l'exposition présentent les multiples métiers exercés dans la rue ou à l'atelier : porteur d'eau, fort des halles, marchand de coco, tondeuse de chien, maçon, tourneur sur bois, modiste, bouquetière... Mais Paris commence à compter beaucoup d'artisans qualifiés. « *Dans une ville où tout est plus cher, les loyers, les salaires, les matières premières, s'impose un type d'activité dans laquelle seule la qualité peut l'emporter*, écrit l'historien Francis Démier, dans le catalogue de l'exposition ⁽¹⁾. *La fabrique de luxe et de demi-luxe — de la bijouterie au bronze, à l'ébénisterie, aux articles de Paris — donne le ton dans la capitale avec un profil de petite entreprise dont le nombre d'ouvriers en 1848 est en moyenne de 4,8* ». « *Jusqu'à la Commune, ce monde des métiers, qui défile sous les bannières dans les rues de Paris lors du printemps de 1848, constitue le noyau dur des classes populaires, ajoute Francis Démier. C'est eux qu'on retrouve sur la liste des blessés et des tués des révolutions de 1830 et de 1848.* »



Charles Nègre,
Les Ramoneurs en marche
avant mai 1852, photographie,
tirage sur papier albuminé

LE CABARET

Vivre à Paris, c'est aussi trouver un abri pour dormir, en cette période de crise du logement, se nourrir à une époque où l'alimentation, pourtant basée sur la soupe et le pain, occupe une grande part du budget d'une famille ouvrière.

Qu'on habite un garni ou un petit meublé, les conditions de logement sont marquées par l'absence d'intimité. Une loi sur l'hygiène publique est mise en œuvre en 1850, afin de

combattre les logements insalubres. L'appétit d'éducation caractérise le monde ouvrier de l'atelier parisien. Nombre d'autodidactes appartiennent à la fine fleur du mouvement ouvrier et certains militent dans l'Association internationale des travailleurs (AIT). Diverses pratiques de solidarité poursuivent cette tradition sous la forme de sociétés de secours mutuel, de syndicats et de coopératives. Avant l'implantation des maisons du peuple, des bourses du travail et des universités populaires, les militants se réunissent dans les chambrées, à l'atelier ou au cabaret. Lieu de détente et de sociabilité masculine par excellence, le cabaret c'est le « salon du pauvre ». On y boit surtout du vin, mais aussi de l'absinthe et du vermouth, en fumant la pipe ou des cigares à un sou. On y chante et on y danse. Les arrière-salles abritent les réunions politiques, syndicales et associatives. Aussi le cabaretier occupe-t-il une position intermédiaire entre les clients et la police qu'il renseigne parfois... Les débits de boisson sont accusés par le pouvoir d'être le creuset politique des classes dangereuses.



Honoré Daumier
La Blanchisseuse
vers 1863, huile sur bois

le quotidien, courbé par la fatigue et les épreuves, qu'il travaille (*La Blanchisseuse*), s'amuse (*L'Orgue de barbarie*) ou s'aime (*Le Baiser*). Le parcours s'achève sur les barricades et les révolutions qui traversèrent le siècle : celle des trois Glorieuses en 1830, de février et juin 1848 et de 1871.

Seuls trois tableaux évoquent brièvement la Semaine sanglante : *La Veuve du fusillé* (1877) d'Ernest Picchio, *Plaisanteries devant le cadavre d'un communard* (1871) anonyme, et *Les Pétroleuses*, A. Belloguet (1871). La presse versaillaise répand le mythe de la « pétroleuse » communarde vidant des bouteilles de pétrole pour incendier Paris. Or, « tous les témoins sont formels, les pétroleuses ne sont que l'émanation d'une hystérie collective, les conseils de guerre ne parvinrent même pas à en exhiber une seule », souligne l'historienne Michèle Riot-Sarcey⁽²⁾. Le musée Carnavalet a commencé à rassembler des œuvres sur la Commune dès les années 1890.

Une collection enrichie par la suite par le préfet de la Seine, Edouard Renard, fils de communard exilé en Algérie et auteur d'une thèse sur Louis Blanc.

 **JOHN SUTTON**

LES BARRICADES

Dans l'estaminet reconstitué dans l'exposition, résonnent les chansons de l'époque, de *La Canaille* (1865) au *Grand métinge du métropolitain* (1890). Honoré Daumier, à qui une salle est consacrée, est un des rares artistes de l'époque à porter sur le peuple un regard chargé d'empathie. Fils d'un vitrier, il dessine un peuple digne, ancré dans

(1) *Le Peuple de Paris au XIX^e siècle, catalogue de l'exposition*, édit. Paris Musées (2011) ;

(2) 48/14 La revue du musée d'Orsay n°10, printemps 2000

Le Peuple de Paris au XIX^e siècle, jusqu'au 26 février 2012
Musée Carnavalet : 23 rue de Sévigné, 75003
Tél : 01 44 59 58 58. Site : carnavalet.paris.fr

Tous fichés ?

P Photographie et identification, du Second Empire aux années soixante », tel est le thème de l'exposition présentée jusqu'au 26 décembre, au musée des Archives nationales, à Paris. « Alessio P., 23 ans en 1855, terroriste ; Emma C., 28 ans en 1865, femme galante ; Armand H., 38 ans en 1871, communard... » Quoi de commun entre ces individus ? Ils ont tous été fichés. Leur photographie figure dans un registre ou sur une fiche signalétique.

Sous le Second Empire, la préfecture de police collecte des portraits-cartes, procédé inventé en 1854 par Disdéri, pour repérer les individus recherchés. Les archives de la Préfecture ayant été détruites pendant la Commune, il est difficile d'évaluer l'ampleur de ce procédé. Seuls quelques albums de la police des mœurs témoignent de ce fichage.

La répression de 1871 marque un tournant dans l'usage policier de la photographie. Les services de la préfecture de police font alors appel au photographe Eugène Appert pour réaliser les portraits des communards détenus dans les prisons de Versailles. Ces clichés sont joints aux dossiers d'instruction. Ceux des communards les plus célèbres sont commercialisés dans les boutiques pour satisfaire la curiosité du public. Dans une vitrine de l'exposition, on peut voir un exemplaire du fameux *Missel des communards*, un album photographique où figuraient le signalement et le portrait des insurgés recherchés par la police (1). À la page où il est ouvert, on peut lire la fiche de Chalain Louis : « *Tourneur sur cuivre, membre de la Commune (17e*

arrdt), dernier domicile : rue Lacroix. » À la lettre C figurent également les portraits et notices de Henry Champy, Gustave Cluseret et Gustave Courbet.

L'exposition des Archives nationales montre comment le fichage, d'abord appliqué à un petit nombre de délinquants, a été étendu à des catégories de plus en plus nombreuses, jusqu'à concerner l'ensemble de la population, par le biais de la carte d'identité imposée par Vichy. Au-delà des techniques policières de contrôle et de surveillance, c'est toute la complexité des rapports entre l'Etat et les citoyens qui se trouve ainsi révélée.

 **FRANÇOIS ZIMMER**

(1) Lire le bulletin *La Commune*, premier trimestre 2010.



Nombreuses initiatives couronnées de succès

Le 140^e anniversaire de la Commune a donné lieu et continue de susciter de nombreuses initiatives y compris, soulignons le, dans les mois d'été habituellement plus calmes. Les Amis de la Commune s'y sont massivement impliqués, souvent en partenariat avec des municipalités, comités d'entreprises, associations, groupements politiques ou syndicaux divers que nous remercions chaleureusement.

HISTOIRE, ŒUVRE ET MODERNITÉ DE LA COMMUNE. Cette exposition des Amis de la Commune a été présentée au Centre culturel du Pays de Luchon en Haute-Garonne, dans les centres de vacances du Comité Central d'Entreprise des Cheminots, à la Médiathèque Louise Michel d'Allonnes dans la Sarthe, dans plusieurs établissements scolaires de Roubaix dans le Nord à l'initiative de la Fédération des Associations Laïques de la ville, à l'Espace citoyen de l'association d'insertion *Action* à Masnières dans le Nord, à Auch dans le Gers à l'initiative du tout nouveau Comité local des *Amis de la Commune de Paris*, dans le Lot, à la Bourse du Travail de Cahors, à l'initiative de l'association *Le Droit à la Paresse*,

et du 9 au 15 novembre à Saint-Céré en partenariat avec l'association *Lieu commun*, à la Filpac cgt à Montreuil en Seine-Saint-Denis lors de son congrès au cours duquel nous avons rejoué *Les Rendez-vous du 18 mars*, pièce de théâtre que nous avons présentée le 18 mars sur la place de l'Hôtel de ville de Paris. *Les Amis de l'Humanité* aux Lilas, en Seine-Saint-Denis, ont fêté la Commune les 2 et 3 décembre.

LA COMMUNE ET LES FEMMES - LA COMMUNE ET LES ARTS. Ces nouvelles expositions ont été présentées au Kremlin-Bicêtre dans le Val-de-Marne par l'association *Entrez sans frapper*, à Reims dans la Marne lors d'un repas festif organisé par la section du PCF, à Fenain et Haussy dans le Nord, à Auch dans le Gers par notre comité local.

1871, LA COMMUNE DE PARIS, UNE HISTOIRE MODERNE. L'exposition présentée du 28 mai au 19 juin à l'ancien couvent des Cordeliers connaît une suite, certes avec moins d'ampleur et de richesse iconographique, dans plusieurs arrondissements de Paris. Elle a été présentée dans les mairies des II^e et XVIII^e arrondissements.

DE NOMBREUX ET RICHES DÉBATS.

Ces expositions ont été appréciées par plusieurs centaines de visiteurs et ont toutes donné lieu à de riches débats sur les thèmes présentés ainsi qu'à des animations sous formes de repas, films, chansons, théâtre, spectacles divers.

Des conférences animées par des responsables



des Amis de la Commune, ont eu lieu, en l'absence d'exposition, à Levallois-Perret dans les Hauts-de-Seine, Lanester dans le Morbihan, Bobigny en Seine-Saint Denis avec le personnel communal, à Mont-Saint-Aignan en Seine-Maritime, Lyon dans le Rhône organisée par l'association *L'Improbable*.

Signalons enfin une exposition et des lectures de textes de Louise Michel à Cuisery en Saône-et-Loire. Nos amis du Comité de Châtelleraut ont présenté l'exposition sur les révolutions ouvrières

de 1830, 1848 et 1871 organisée par le Musée du Compagnonnage de Tours.

D'ores et déjà, à la lecture des lignes qui précèdent, nous pouvons écrire que nous avons pleinement rempli notre mission de faire du 140^e anniversaire de la Commune une année de manifestations nombreuses et importantes en vue d'imposer la connaissance et la reconnaissance de l'histoire, l'œuvre et la modernité de la Commune de Paris.  **YVES LENOIR**

Le 140^e anniversaire à la **Fête de l'Humanité**

La Fête de l'*Humanité* 2011 a été placée sous les auspices du 140^e anniversaire de la Commune de Paris en incluant plusieurs initiatives pour célébrer cet événement.

En premier lieu, une cinquantaine de peintres et artistes contemporains avait prêté aux organisateurs des peintures, sculptures, affiches et objets divers témoignant de l'actualité et de la modernité de la Commune. Pendant les trois jours de la fête, des milliers de visiteurs ont admiré cette remarquable exposition, témoignant ainsi de leur compréhension du message d'espoir exprimé par les artistes, lesquels continuaient ainsi, dans les conditions d'aujourd'hui, l'engagement de leurs ancêtres de 1871.

Le samedi matin, à l'agora de la fête, Jean-Louis Robert a présenté un exposé sur l'histoire, l'actualité et la modernité de l'œuvre et des idéaux de la Commune. Le débat, dense et riche, qui a suivi a montré l'intérêt et la compréhension des visiteurs pour cet événement historique considérable dont les échos résonnent jusqu'à nos jours.

Dans la continuité de ce débat, Claudine Rey, Jean-Louis Robert et Yves Lenoir ont dialogué avec les visiteurs au Village du Livre à l'occasion de la sor-

tie du numéro hors série de *l'Humanité* que nous présentons sous notre rubrique notes de lecture.

Des stands ont pris le relais de la célébration du 140^e anniversaire. Citons notamment l'union locale CGT de Paris qui a présenté l'exposition des Amis de la Commune, la Commune et les femmes et a organisé un débat sur ce même sujet.

Le stand des Amis de la Commune était naturellement au diapason de ces initiatives. Sur une surface plus grande que les années précédentes, nous présentions notre exposition sur l'histoire, l'œuvre et l'actualité de la Commune, laquelle a ainsi été vue par plusieurs centaines de visiteurs.

Notre stand de littérature a connu un afflux important de visiteurs, en particulier pendant les dédicaces de la bande dessinée Emile et Léonie par son auteur Jean-Noël Manthe,

Ernest Pignon-Ernest nous a fait le grand plaisir de venir dédicacer l'affiche du 140^e anniversaire, qu'il a dessinée pour les Amis de la Commune, apportant ainsi une superbe mise en valeur de notre stand à cette fête de *l'Humanité* 2011.  **YL**

FÊTE DE LA COMMUNE 2011

Un succès jamais démenti

La place ensoleillée s'est prêtée aux différentes animations : les *Szgafoonistes* ont donné le rythme, Marc Perrone et Marie-Odile Chantran ont fait danser les participants et Riton-la-Manivelle a conquis l'assistance. Le traditionnel jambon a été gagné à la tombola et les promeneurs arboraient foulards rouges et tee-shirts des Amis de la Commune.

À la table littéraire, on a particulièrement apprécié l'affiche réalisée par Ernest Pignon-Ernest pour le 140^e et la nouvelle bande-dessinée de Jean-Noël Manthe, *Emile et Léonie, une aventure sous la Commune*.

Des artistes du XIII^e appartenant à l'association *XIII en vue* ont présenté une œuvre collective réalisée lors de l'occupation de la Cité de l'Immigration en novembre 2010 et signée de sept peintres dont trois sans-papiers, sous la direction de Michèle Katz. Cette présentation avait toute sa place le jour de cette fête, puisque la Commune a su faire des étrangers des citoyens à part entière.

Cette modernité de la Commune de Paris, notre secrétaire générale, Françoise Bazire, nous l'a rappelée dans son discours qui a dressé un bilan de cette année foisonnante du 140^e anniversaire de la Commune de Paris 1871 : plaques apposées, conférences, expositions, différentes animations à Paris et dans toute la France, sans oublier l'essentielle et nécessaire pétition en faveur de la réhabilitation des communards. De quoi nous donner l'énergie pour continuer à soutenir les valeurs démocratiques et de justice sociale portées, souvent au prix de leurs vies ou de leur liberté, par les communalistes.  **MICHÈLE CAMUS**



Gabriel Ranvier

Une exposition a été réalisée par les amis berrichons de la Commune de Paris du 7 mai au 11 juin 2011 à la bibliothèque de Baugy, dans la ville où est né Gabriel Ranvier. Son acte de naissance est visible en mairie. De ce fait, les erreurs de plusieurs publications ont été rectifiées (1). Des documents originaux, des affiches, des publications faisaient partie de l'expo. Le vernissage s'est déroulé en présence du maire de Baugy, d'élus locaux, de l'association des *Arts Balgyciens* qui invite sur son site web à lire la biographie d'Alain Dalotel, *Le Christ de Belleville* (2), des amis berrichons de la Commune, un représentant du monde combattant et...des descendants de Gabriel Ranvier qui ont d'ailleurs signé notre pétition sur la réhabilitation. Echange de documents et de sources de recherche.

Le 11 juin, conférence sur les lieux de l'expo. Là encore, d'autres descendants se sont fait connaître. Un point commun à ces différents descendants : ils n'ont pas cédé aux crachats et aux jugements des versaillais ; ils sont fiers de Gabriel.

La conférence a commencé par un extrait du discours prononcé par Mme Catherine Vieu-Charrier et enregistré lors de la pose de la plaque à l'ex-caserne Lobau à Paris. L'élue parisienne chargée de la mémoire et du monde combattant a cité G. Ranvier dans son discours du 25 mai dernier et a rappelé aussi, la plaque souvenir de la mairie du XX^e arrondissement. Citons les nombreux ouvrages qui mentionnent Gabriel Ranvier, et rappelons que Brecht en a fait un personnage dans *Les jours de la Commune*, aux côtés de Beslay, Varlin, Rigault et Delescluze (3). Se pose la question de la photographie du Balgycien. Gabriel Ranvier apparaît dans deux caricatures, mais la photographie proposée paraît être celle d'Adolphe Assi (4). Question posée aussi aux lecteurs de notre revue et aux historiens. Appel a été lancé aux élus de Baugy pour une rue Gabriel Ranvier et recherche de sa maison natale (son père était cordonnier). Brochures vendues, signatures pour la réhabilitation des communards, échanges de références ont terminé ces moments à la mémoire d'un berrichon influent dans le déroulement de la Commune.

 MICHEL PINGLAUD

(1) Jean Bruhat, Jean Dautry et Emile Thersen, in *La commune de 1871*, éditions sociales, p. 441, situent la naissance à Bougy (Calvados). Erreur !

Stéphane Dubois, in *Dictionnaire mondial des révolutionnaires* parle de Bourgy (Calvados) !!

(2) *Gabriel Ranvier 1828 - 1879, Le Christ de Belleville, blanquiste, franc-maçon, communard et maire du XX^e arrondissement*, par Alain Dalotel ; éditions Dittmar, 2005.

(3) *Les jours de la Commune*, Bertolt Brecht, éditions de l'Arche

(4) *Dictionnaire biographique illustré de la Commune de Paris de 1871*. Editions Dittmar, p. 394
La Commune de Paris (voir note 1), p. 146 et 249.

Inversions de photos : il s'agit d'Adolphe Assi. Ou les photos connues d'Assi sont celles de Ranvier (!?)

14-16 OCTOBRE 2011

Voyage à Roubaix et dans le Cambrésis

Le voyage à Roubaix des Amis de la Commune de Paris 1871, remarquablement bien conçu par notre ami Claude Fleuret, s'est déroulé sous un beau soleil automnal et dans une ambiance particulièrement chaleureuse. Nous avons découvert ou redécouvert à quel point le département du Nord, qui a connu plus tôt qu'ailleurs en France la révolution industrielle et sa brutalité, est marqué par les luttes ouvrières qui y ont surgi dès le début du XIX^e siècle. Il conserve une tradition bien ancrée de revendication sociale, de résistance à l'injustice et de solidarité.

Partis tôt de Paris, nous arrivons à Roubaix pour déjeuner dans le cadre agréable des Archives nationales du monde du travail (ANMT). Il s'agit d'un très grand bâtiment industriel réhabilité, celui de la filature Motte-Bossu, construit entre 1862 et 1891, désaffecté en 1981. La métropole lilloise, et Roubaix en particulier, ont su, en effet, préserver de la démolition nombre de leurs usines en friche et les reconvertir vers d'autres activités, notamment culturelles. Le bâtiment Motte-Bossu a été réhabilité entre 1985 et 1993 par l'architecte Alain Sarfati.

Madame Gersende Piernas, chargée d'études documentaires et responsable des archives d'entreprises, nous présente les ANMT, leur histoire, celle du projet roubaisien, et surtout leurs missions : collecter, trier, classer, inventorier, conserver et valoriser les archives du monde du travail (économie, syndicats, entreprises). La très belle salle de lecture est ouverte à tous et les fonds d'archives peuvent y être consultés sur place*.

En salle de lecture nous examinons ensuite les quelques dossiers qui sont en relation avec la Commune de Paris. Ils appartiennent aux fonds des Chemins de fer du Nord et de la Banque Rothschild et ont trait au « rapport avec le gouvernement insurrectionnel », à la « répression de l'insurrection » et à des listes nominatives donnant la situation du personnel.

En fin d'après-midi, nous nous retrouvons, en présence de M. Abdellah Tizaghti, adjoint au maire, au pied de la colonne qui porte le « chapiteau des baisers », intitulé lors de sa création « Rêve pour



**Le chapiteau de la colonne
des baisers avec les portraits
en bas-reliefs de Louise Michel
et Auguste Blanqui**

une maison du peuple ». Cette œuvre du sculpteur Émile Derré (1867-1938) date de 1906. Ses quatre faces symbolisent la maternité, l'amour, la consolation, la mort. Elle rend hommage à la Commune car elle porte les portraits de Louise Michel et de Blanqui. Érigée dans le jardin du Luxembourg, disparue en 1984, retrouvée en très mauvais état en 1993 dans une cour de la manufacture des Gobelins, elle est réclamée par la municipalité de Roubaix où elle parvient en 1998 pour s'intégrer au nouvel aménagement de la Grand' Place réalisé par l'architecte Bernard Huet.

Notre présidente, Claudine Rey, remercie les représentants de la municipalité, ainsi que ceux de la Fédération des associations laïques de Roubaix et de l'association Action qui commémorent le 140e anniversaire de la Commune, puis souligne à quel point l'œuvre de Derré a inscrit dans la pierre les valeurs de la Commune : « *Ce chapiteau montre le vrai visage de la Commune et des communards fait d'altruisme et de respect pour l'être humain. Baiser maternel, baiser d'amour, baiser de consolation fraternelle, baiser de partage du malheur, voilà bien la représentation de ceux que les gouvernements successifs ont voulu faire passer pour des bandits pour mieux taire leur combat pour la démocratie et pour une justice sociale* ».

La journée du samedi 15 octobre est consacrée à la visite guidée de Roubaix. La promenade, en car puis à pieds, nous fait découvrir les immeubles de La Redoute et des Trois Suisses, le « Conditionnement Public » qui fut l'organisme de contrôle du degré d'humidité des laines aujourd'hui converti en espace culturel, le canal de Roubaix, le complexe sportif des années trente, le parc Barbieux, les hôtels particuliers et les maisons bourgeoises de l'avenue du général de Gaulle, les « courées » qui furent la forme d'habitat ouvrier la plus répandue et dont



L'ancienne piscine art déco de Roubaix transformée en Musée d'Arts et d'Industrie

quelques unes subsistent encore en ville, la Grand' Place, l'église Saint Martin, l'Hôtel de Ville, l'école des Arts et Métiers qui est de renommée mondiale et la « Piscine ». L'Hôtel de Ville, construit par Victor Laloux l'architecte de la gare d'Orsay et inauguré en 1911, témoigne de la prospérité industrielle et de la splendeur de Roubaix au début du XX^e siècle. La frise sous l'attique rappelle la vocation textile de la cité : récolte du coton et tonte des moutons, lavage et peignage, filature, tissage, teinture, expédition. Quant à la « Piscine », elle est devenue le monument emblématique de la ville : ancienne piscine municipale, édifée de 1927 à 1932 dans un style art déco très pur par l'architecte Albert Baert, inaugurée en 1932 par le maire socialiste Jean Lebas, elle a été reconvertie en 2000 en

Musée d'Arts et d'Industrie et présente de belles collections de sculptures, de peintures, de céramiques et de textiles du XIX^e et du XX^e siècle.

En soirée, nous faisons une escapade à Lille. Pascal Driguet nous fait visiter le quartier animé de Wazemmes, la place de la Nouvelle Aventure avec les halles de 1869 où se tient le plus grand marché de l'agglomération lilloise, ainsi que la Maison Folie aménagée dans l'ancienne usine Leclercq. Nous dînons à L'Gaillette, un estaminet traditionnel de la très branchée rue Masséna.

Dimanche 16, nous nous rendons à Masnières, commune située à 8 km au sud de Cambrai qui fête le 140^e anniversaire de la Commune en exposant les panneaux réalisés par notre association et en recevant, en partenariat avec l'association *Action*, notre délégation parisienne.

Colette Dessaint, maire de Masnières depuis 1989, rend hommage à la Commune et se félicite de « *faire vivre l'héritage d'une des plus remarquables épopées démocratiques de l'histoire de l'humanité* ». Elle évoque Joseph Charlemont, né à Lesdain, non loin de Masnières, dans une famille de paysans pauvres, artisan mondialement reconnu de la théorisation de la boxe française mais aussi actif combattant de la Commune. « *La pugnacité est donc à la fois le trait d'union et le trait de caractère commun à notre territoire et aux héros de la Commune. Les luttes menées à Masnières par les verriers depuis 1818 attestent cette fierté ouvrière* ».

Evelyne Lamand, présidente de l'association *Action*, prend la parole ensuite pour affirmer partager avec les amis de la Commune « *le goût de la liberté, le parfum de la démocratie et la lumière de la république* ». Elle évoque la nécessaire réhabilitation des communards : « *Par delà la réhabilitation officielle, quelle plus belle réhabilitation que la lutte toujours recommencée pour faire vivre et appliquer les idéaux*

démocratiques et sociaux de la Commune ? Ici et maintenant la Commune a donc encore beaucoup à apporter aux débats contemporains. Elle est sur bien des aspects d'une exceptionnelle et profonde actualité ».

Dirigée par Pascal Laby, *Action* est une « *association intercommunale pour l'insertion sociale, professionnelle, culturelle et de loisirs* ». *Action*, qui s'est inspirée dans ses textes fondateurs des valeurs de la Commune, est devenue tout naturellement « *adhérent collectif* » aux Amis de la Commune depuis de nombreuses années.

Notre Président Jean-Louis Robert remercie la municipalité de Masnières, celle de Haussy qui accueille l'exposition sur « *la Commune et les arts* », ainsi que l'association *Action* qui a œuvré pour la mise en place de ces deux mani-

Accueil chaleureux à Masnières par l'association *Action*



Le 140° anniversaire à Châtelleraut

festations et pour la qualité de notre rencontre. Il rappelle que le Nord est une vieille terre ouvrière et que ce département a vu naître les premières luttes sociales. C'est chez Carrier-Dehollain à Cambrai qu'eut lieu, le 30 mars 1826, la première grève : elle fut déclenchée contre l'allongement jusqu'à 21h de la journée de travail. Occupé par les Prussiens en 1870 et 1871, le Nord ne pouvait pas mettre en place une Commune révolutionnaire. Par contre, ce département a fourni de nombreux combattants à la Commune de Paris. Ce fut le cas de Jean-Baptiste Pollet, né à Masnières en 1825, cordonnier, habitant Montreuil-sous-Bois en 1870. Lieutenant au 210° bataillon de la garde nationale pendant le siège, « il rallie en mai le bataillon des « Enfants Perdus », un bataillon composé des volontaires les plus décidés à se battre pour la Commune ». Fait prisonnier, il est condamné à cinq ans de prison. On perd ensuite sa trace, mais Jean-Baptiste Pollet demeure une de ces figures de la classe ouvrière qui nous rappelle que le contrat social est universel. « *Oui, la Commune de Paris porte bien en elle le rêve d'une République universelle d'où seraient bannies les injustices sociales, toutes ces injustices qu'il nous faut encore combattre dans le monde d'aujourd'hui* ».

Après avoir partagé un copieux déjeuner dans une ambiance particulièrement chaleureuse, nous reprenons la route pour rejoindre Paris où nous arriverons à la minute près à l'heure prévue.

Outre Claude Fleurot, il nous faut remercier Françoise Bazire et Yves Lenoir pour la parfaite organisation de ce voyage. Un grand merci aussi à notre vaillant chœur d'interprètes des chansons de la Commune.

 **GEORGES BEISSON**

* archivesnationales.culture.gouv.fr/camt/

Pour cette commémoration, le comité de Châtelleraut avait organisé plusieurs initiatives. Dans la cour d'honneur de l'Hôtel Sully mis à notre disposition par la ville pour quelques jours, une amorce de barricade faite de pavés, fûts, outils, sacs de jute... morceaux de bois accueillait le public.

Nous disposions ainsi de trois vastes salles qui nous ont permis de présenter des documents exceptionnels sur la Commune, documents patiemment collectés pendant des années par Patrick Fonteneau, et précédemment exposés à St Pierre des Corps ainsi qu'à Tours, au musée du compagnonnage. Cette expo, ouverte au public pendant trois jours (du 27 au 29 octobre), a reçu la visite de plus de 200 personnes.

Le samedi après-midi, à 16h, une conférence originale de Jean-Marie Moine, de Tours, développa divers aspects et épisodes de la Commune ; il interpréta des chants de cette époque, accompagné de son orgue de barbarie. Le succès dépassa nos espérances : la grande salle prévue pour l'occasion s'est vite remplie d'un public, connaisseur en partie, mais également composé de personnes pour qui l'histoire de la Commune fut une découverte.

La commémoration se termina par le traditionnel communard qui délia les langues et permit de nombreux échanges entre le public et les membres de l'association. Ces journées furent également l'occasion de faire signer la pétition pour la réhabilitation des communards. Quelques adhésions ont également été réalisées. Il nous faut dire toute notre reconnaissance au musée du compagnonnage de Tours qui a mis à notre disposition des éléments de son exposition sur les révolutions ouvrières, apportant la touche professionnelle qui aurait inévitablement manqué à notre présentation.

 **JEAN-CLAUDE SARDIN**

AU BRÉSIL

La mémoire vivante de la Commune

Les 14 et 15 septembre 2011, les étudiants et professeurs de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro vibrent au souvenir de la Commune de Paris. L'entrée de l'Université, ornée d'un immense kakémono, rappelle le 140^e anniversaire.

Notre association a l'honneur d'ouvrir, devant une salle comble, les travaux de ce séminaire. La traduction est en simultanée et malgré la difficulté technique, l'attention reste entière et soutenue. Deux jours durant, conférences et tables rondes se succèdent. Lors de nombreux débats avec un grand nombre de participants, les enseignements de la Commune de Paris sont tirés, analysés, à travers la très riche expérience des luttes brésiliennes.

Victor Neves, musicien, étudiant de l'Université, le rappelle : il sait qu'en France, les « Amis de la Commune » tentent de réintroduire dans le patrimoine de la chanson révolutionnaire *L'Hymne des travailleurs* chanté par tous, dans les rues de Paris en 1871. Ce chant oublié fut retrouvé au Brésil lors du 130^e anniversaire. Victor Neves présente également l'histoire de *L'Internationale* de Pottier. A la fin de son exposé, c'est une émouvante et puissante *Internationale* qui retentit.

Cette jeunesse brésilienne, riche de son passé et vigilante pour son avenir, s'investit dans le souvenir de la Commune.

Une table ronde sur la Commune et les femmes, avec la participation de responsables d'associations féminines, démontre comment la Commune reste présente dans les luttes d'aujourd'hui.

Au cours du débat sur le pouvoir du peuple, une intervention du « Mouvement des Sans Terre » permet un échange sur les questions de ces paysans qui luttent pour conserver les droits acquis et pour aider



Claudine Rey avec des responsables du Mouvement des Sans Terre

les plus pauvres. Le mouvement regrette les difficultés actuelles, mais dit son espoir dans la résolution de ces problèmes. Le MST salue tout particulièrement notre association et nous transmet ses amitiés en nous offrant un de leurs drapeaux.

Le séminaire se termine par une pièce de théâtre, moderne de conception, qui met en scène Louise Michel lors de son procès, mais qui, une fois encore, et ce sera la caractéristique de ce colloque, reste en prise avec les problèmes d'aujourd'hui.

Ainsi 140 ans après, et à des milliers de kilomètres de Paris, l'histoire de la Commune de Paris habite la jeunesse affirmant ainsi que « l'espoir en un monde libéré de ses chaînes est plus vivant que jamais » comme le souligne notre pétition pour la réhabilitation des communards, signée par 257 participants.



ÉMILE ET LÉONIE, UNE AVENTURE SOUS LA COMMUNE

Nous sommes à Paris, le 16 mai 1871. Émile vole des cerises pour sa petite amoureuse aveugle, Léonie. Ce sont deux enfants des faubourgs qui vont vivre leurs propres aventures au sein des événements de la Commune. Le graphisme est original et les frimousses des jeunes héros sont attachantes. Les ressemblances sont frappantes avec les personnages ayant réellement existé : on reconnaît Napoléon III et Thiers. Émile rencontre fortuitement Louise Michel, aperçoit Courbet place Vendôme, et le lecteur s’amuse à les identifier. Le sujet est grave, certes, le récit va d’ailleurs jusqu’à la Semaine sanglante, avec l’évocation des exécutions et de la déportation des communards. Mais Jean-Noël Manthe sait y mettre des touches d’humour : jeux de mots et comique de situation, et créer des personnages pittoresques. Julot, le chien, a un flair imparable, vous verrez... Et la Commune nous est contée.

À la fin, Émile et Léonie se retrouvent à la campagne, sous des cieux plus bleus, et il est temps de chanter *Le Temps des Cerises* avec Jean-Baptiste Clément et Riton-la-Manivelle, et de lire avec intérêt la petite histoire de la Commune de Paris que Claudine Rey a rédigée en postface. **MC**

Émile et Léonie, Une aventure sous la Commune, par Jean-Noël Manthe, *Le Temps des Cerises* et Les Amis de la Commune de Paris, 2011, 15 €.

MES CAHIERS ROUGES (SOUVENIRS DE LA COMMUNE)

Maxime Vuillaume, excellent journaliste, décrit remarquablement dans ce livre ce qu’il a vécu pendant la Commune où il est à la fois acteur et spectateur vigilant. A son retour d’exil, des années plus tard, il fait appel à ses souvenirs, soucieux de décrire des faits précis, mais lointains. Il procède à des enquêtes minutieuses en rencontrant divers témoins. Il privilégie les impressions prises sur le vif. C’est un enquêteur scrupuleux qui retourne sur le terrain des drames et questionne des témoins, qu’ils soient révolutionnaires ou neutres. Rien n’est commenté sans certitude.

Nous sommes très vite pris par son récit. L’émotion et l’angoisse gagnent rapidement le lecteur. On partage le courage et l’abnégation des communards pendant toutes les semaines de leur combat, face à la politique réactionnaire de Thiers, où ils rejettent de toutes

leurs forces la présence prussienne autour de Paris.

On ressent dans ses cahiers, à travers les témoignages des communards, la détermination de ces derniers face à la violence, la cruauté des versaillais, la répression impitoyable sous l’égide de Thiers où l’horreur fut chaque jour présente.

Il nous fait revivre l’effroyable spectacle des rues rouges de sang, la violence des versaillais qui dure encore longtemps après la fin de la Commune, et nous rappelle les représailles impitoyables. La précision des faits ne peut que nous émouvoir. On y apprend le rôle joué par les hommes, et par les femmes (pas trop !). Il met beaucoup de soins à rétablir certains événements, à apporter des informations complémentaires y compris sur des situations controversées, telles par exemple, les causes de la mort de Delescluze.

Par contre, on remarque que, journaliste et écrivain, il a surtout des relations avec des intellectuels dans des restaurants inaccessibles



aux ouvriers. Il a moins de contacts avec ces derniers, ceci ne l'empêchant pas d'être sur les baricades avec eux.

Il raconte des anecdotes sur le peuple, à travers lettres et témoignages. J'ai appris ainsi que le signe distinctif des communards était une rosette à franges d'or, que les versaillais ne regardaient pas seulement les mains et les chaussures des communards arrêtés, mais aussi leur épaule rougie par le port du chasseyot. Au cours de son exil où il retrouve Vallès, il a une façon parfois amusante de nous conter les pérégrinations des rescapés parvenus en Suisse, sa joie de retrouver ses camarades, même si, avec le temps, viennent les heures aigres.

Il représente la Commune avec toutes ses qualités et les actes d'héroïsme des communards, mais aussi les erreurs. Les cahiers sont une grande œuvre. Bernard Noël observe : « *Si Maxime Vuillaume avait peint autre chose que la Commune, son livre serait depuis longtemps un classique* ». On ne peut que l'approuver.

Nous avons là un livre passionnant et émouvant qui a déterminé de nombreux engagements en faveur de la mémoire des communards dont celui de Marcel Cerf. Aussi serait-il dommage de ne pas le mettre à la disposition de chacun, surtout dans cette édition intégrale inédite. **ANNETTE HUET**
Maxime Vuillaume, Mes Cahiers rouges [souvenirs de la Commune], éditions La Découverte, 27,50 euros. En vente aussi aux Amis de la Commune.

DEUX NUMÉROS HORS SÉRIE DE L'HUMANITÉ

De nombreux articles de presse, des émissions de radio et de télévision ont présenté la Commune de Paris de 1871 et rendu compte des innombrables cérémonies qui ont marqué son 140e anniversaire. Nous regrettons cependant que cet événement n'ait pas eu tout le traitement médiatique qu'il méritait, même si nous nous réjouissons que la chape de plomb, qui pèse sur les souvenirs de cette révolution, ait commencé à être soulevée.

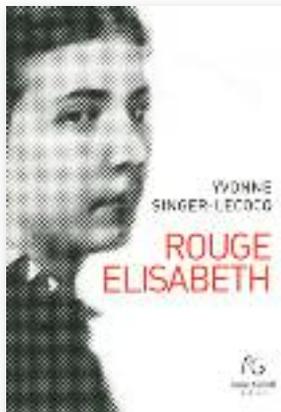
Nous voulons cependant signaler à nos lecteurs la parution des deux numéros hors série de *l'Humanité*, « Le peuple au firmament » et « Ils étaient les Communards ».

Le premier numéro, paru le 18 mars 2011, relate en une vingtaine d'articles la Commune au jour le jour, son idéal toujours vivant de justice et d'égalité, la hantise pour les possédants de ce spectre qui hante l'Europe, comment les artistes et écrivains ont ressenti cet événement.

Le second numéro, paru en septembre, présente les portraits de quarante-sept communards, avec une reprise des articles publiés chaque jour dans le quotidien, du 1^{er} juillet au 15 septembre.

Personne ne sera étonné de cette publication dans le journal de Jean Jaurès qui comptait, parmi ses fondateurs en 1904, plusieurs anciens combattants de la Commune de Paris. **VL**

Le peuple au Firmament : 7 € ; *Ils étaient les Communards* : 5 € en vente dans les kiosques à journaux ou sur commande, en ajoutant 1 € de frais de



port, à *l'Humanité* 164, rue Ambroise Croizat, 93 528 Saint-Denis Cedex.

ROUGE ELISABETH

Ce livre, qui se lit comme un roman, nous raconte le destin exceptionnel d'Elisabeth Dmitrieff et sa participation à la Commune. Fille illégitime d'un propriétaire terrien russe, elle suit des études à Saint-Petersbourg où elle milite dans les cercles socialistes. En décembre 1870, Elisabeth s'installe à Londres, où elle fait la connaissance de Karl Marx qui l'envoie en mission à Paris, en mars 1871.

Elle participe activement à l'insurrection et fonde, avec Nathalie Lemel, l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés. Dans une lettre adressée à Marx le 24 avril, la jeune Russe (vingt ans) analyse la situation avec justesse : « *Il faut à tout prix agiter la province, qu'elle vienne à notre secours. La population parisienne (une partie du moins) se bat héroïquement, mais nous ne pensions jamais nous trou-*

ver aussi isolés. (...) On n'a pas fait à temps le manifeste aux paysans. » Elisabeth Dmitrieff estime que « les affaires de la Commune avancement bien, quoique au début de nombreuses erreurs aient été commises. » Elle militait pour l'égalité des salaires avec les hommes et pour ce qu'on appelle aujourd'hui l'autogestion, lorsque les versaillais envahirent la capitale. « Rares sont les hommes de la Commune qui comprennent ce qu'ont entrepris les femmes », à l'exception de Léo Fränkel, « qui réagit tout de suite quand Elisabeth vient lui parler du travail des femmes », écrit sa biographe, Yvonne Singer-Lecocq. Le 23 mai, « Vêtue d'une mirifique robe rouge, la ceinture crénelée de pistolets », selon Lissagaray, Elisabeth se bat sur la barricade de la place Blanche. Elle porte secours à Fränkel, blessé rue du faubourg Saint-Antoine. Touchée à son tour, elle se cache pendant un mois et réussit à s'enfuir avec lui à Genève.

Rentrée en Russie en octobre 1871, Elisabeth épouse un condamné à la déportation pour escroquerie et le suit en Sibérie ; au même moment, en France, elle est condamnée par contumace pour son rôle dans la Commune. **JS**

Yvonne Singer-Lecocq, *Rouge Elisabeth*. Passager Galodé éditeur. 235 pages, 20 €

LA GUERRE SOCIALE D'ANDRÉ LÉO

Cette récente édition au Passager clandestin présente le discours qu'André Léo, écrivaine et communarde, prononça le 27 septembre 1871 à Lausanne, au congrès de la

Ligue de la paix et de la liberté.

Michelle Perrot en fait une présentation captivante et exhaustive, intitulée *André Léo ou la cause de l'insurrection*. Ainsi préparé, le lecteur est emporté au cœur des événements de la Commune. André Léo revient sur les incendies et accuse Thiers et les versaillais de « complot de mensonge, de meurtre et de monarchie ». Elle dépeint Paris pendant la Semaine sanglante comme « un immense abattoir humain ». Aux accents hugoliens, elle ajoute l'émotion du vécu.

Elle déplore le massacre en nombre des communards, ainsi que l'émigration des meilleurs ouvriers suite à cette guerre civile. Interpellant son auditoire, elle l'exhorte à protester et à intervenir. Elle s'en prend nommément à Jules Simon et Jules Ferry, acteurs de la III^e République. Elle appelle à un programme commun de tous les démocrates sincères et à une alliance contre l'ennemi de la paix sociale. Même si la question du capital divise démocrates libéraux et socialistes, des points d'accord subsistent : les libertés, l'impôt unique et progressif, une armée nationale et citoyenne, une instruction démocratique, gratuite et intégrale. Elle conclut en évoquant l'avenir des enfants qui naissent dans la misère et proclame qu'il est grand temps de mettre un terme à cette situation qui déshonore l'humanité.

Parlant de guerre sociale et évoquant la Commune avec beaucoup d'empathie, elle choque, ce jour-là,

en Suisse : le président du congrès l'interdit de parole avant même la fin de son discours comme elle le déplore dans son Post-scriptum. Nous, lecteurs, avons le bonheur de l'entendre jusqu'au bout.

Au moment où elle prononce son discours, l'heure est à l'oubli, à l'amnésie : André Léo dérange.

En cette année du 140^e anniversaire de la Commune, la nécessité d'une réhabilitation s'impose.

L'article de Christian Aubin d'octobre 2010, intitulé *Obsession sécuritaire et guerre sociale*, ponctue la présente édition. Faisant suite directement aux propos d'André Léo, il nous rappelle que la lutte pour la liberté et l'égalité n'est pas terminée, et met en garde le peuple contre les effets néfastes de l'obsession sécuritaire.

Forts de notre lecture, nous sommes encore plus convaincus de la modernité de la Commune et de la nécessité de continuer à résister.

MC

La Guerre sociale, André Léo, Le Passager clandestin, juin 2011, 7 €



La Commune

DANS CE NUMÉRO

Édito . 2

L'événement
Faire grandir l'exigence . 3

Histoire
Les musiciens devant la Commune (I) . 6
Précisions utiles sur les comités secrets . 9
Les amis communards de Rodin . 11

Actualité
Des guinguettes aux barricades . 13
Tous fichés . 15
Le 140^e anniversaire de la Commune . 16

Notre association
Fête de la Commune 2011 . 18
Gabriel Ranvier . 19
Voyage à Roubaix et dans le Cambrésis . 20
Le 140^e anniversaire à Châtellerauld . 23
Brésil-La mémoire vivante de la Commune . 24

Notes de lectures 25-27
Émile et Léonie, un aventure sous la Commune · Les cahiers
rouges de Maxime Vuillaume · Deux hors séries de L'Humanité ·
La guerre sociale

Directeur de la publication : Claude Willard

Ont participé à ce numéro : Françoise Bazire, Georges Beisson, René Bidouze, Michèle Camus, Eugénie Dubreuil, Annette Huet, Éric Leboutteiller, Yves Lenoir, Michel Pinglaut, Claudine Rey, Frédéric Robert, Jean-Claude Sardin, John Sutton · **Coordination :** Michèle Camus

Graphisme et iconographie : Alain Frappier · **Impression :** SENPQ Pantin ISSN : 1142 4524

Le prochain bulletin (49) paraîtra en mars 2012

Date limite pour faire parvenir vos articles : 7 janvier 2012

ORGANIGRAMME DE L'ASSOCIATION

Président d'honneur

Claude Willard

Présidents

Claudine Rey

Jean-Louis Robert

Secrétaire générale

Françoise Bazire

Secrétaires adjoints

Jean-Claude Lieberman

Claude Fleurot

Responsables

des commissions

• Finances

Gisèle Portejoie,

trésorière :

Irène Guérinaud

• Culture

Yves Lenoir

• Littérature

Annette Huet

Arif Mardin

• Patrimoine

Sylvie Pepino

Charles Fernandez

• Fêtes et initiatives

Joël Ragonneau

• Communication

Serge Portejoie

Jean-Pierre Maleyrat

• Bulletin

Daniel Spassky



146 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91
amis@commune1871.org | www.commune1871.org